

L'art ou l'argent

Herménégilde Chiasson

Number 143, Spring 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1449ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chiasson, H. (2009). L'art ou l'argent. *Liaison*, (143), 7–9.

Dossier :

Le financement des arts

L'art ou l'argent

HERMÉNÉGILDE CHIASSON

JE VIENS DE TERMINER une pièce de théâtre (*Des nouvelles de Copenhague*) qui se veut une sorte de réflexion sur l'argent confronté au bonheur. L'argent, une dimension tout à fait terrestre et ancrée dans la perspective du corps confrontée à une proposition abstraite, fragile et indéfinissable qui serait plus près du bonheur. D'ailleurs l'art et l'argent partagent une orthographe qui laisse à penser qu'il y aurait entre eux des liens plus tangibles que ceux qu'on imagine.

Durant très longtemps l'art a fonctionné loin de l'argent et de ses contraintes. Les Égyptiens, les Mésopotamiens, les Barbares ou les Peuples Primitifs ne concevaient pas l'art comme nous le concevons, c'est à dire une fonction rémunérée et rentable qui nous plonge dans un

univers de fictions, de représentations ou de figurations qui nous confrontent, nous reconfortent ou nous libèrent d'une réalité trop contraignante. Dans les meilleurs cas l'art s'élève toujours avec ferveur au rang de recherche spirituelle, d'affirmation de la vérité ou d'expression de la beauté. On dit souvent que cela serait toujours sa véritable fonction, celle qui survit toujours dans le rituel shamanique qui nous promet le triomphe de la vie sur la mort.

Autrefois l'art se voulait un accompagnement, un avatar ou une conception de la religion que nous avons appris depuis à transformer en vision esthétique que nous avons fini par ne plus voir autrement que comme un simple système de représentation — matérialistes que

nous sommes — appliqués à percer tous les mystères, grâce à la science qui nous guide et nous inspire bien plus que la religion et l'art qui en constitue l'une des séquences primitives. Lorsqu'on regarde le cheminement de l'histoire de l'art, on se rend compte que nous avons assisté à un lent zoom-out qui nous a apporté du spirituel — de cette recherche où l'être se fond dans son expression par une volonté de vouloir atteindre l'éternité — à une conscience matérielle, vulgaire et profane où nous risquons de nous fondre et de nous égarer une fois pour toutes dans l'économie de marché.

De la même manière que le théâtre est passé de la liturgie, aux parvis des églises et à la place publique pour aboutir dans des lieux aménagés qui lui



permettent d'attendre le public qui souvent tarde à se manifester ou de la même manière que les œuvres d'art furent autrefois exposées dans les églises, avant de se retrouver dans le salon des particuliers et les salles des musées avant de se retrouver dans des galeries où tout un chacun peut désormais acquérir une œuvre d'art, un billet de théâtre ou un ouvrage littéraire moyennant une certaine somme d'argent.

Le paysage, le monde et la population artistique ont aussi fait les frais d'une certaine transformation. Passant de simple artisan à homme de génie, l'artiste a dû assumer la viabilité de son art et assurer sa propre survie matérielle. Pour ce faire il a eu à s'adapter à des situations sociales où il a dû conserver sa vision de créateur et développer des habilités de courtisan qui lui ont permis de fonctionner sur ces deux terrains souvent minés. Le mécénat d'autrefois se concentrait dans les rangs de l'Église puis de la noblesse et de la royauté puis, avec la montée du capitalisme, sur l'individu et, de nos jours, l'État. L'artiste a toujours du jouer d'une certaine adresse pour arriver à vendre son produit et à se vendre lui-même, ce que certains artistes ont très bien su faire en devenant des vedettes, adulés des médias, recherchés par le public et comblés d'avantages matériels qui leur permettent de créer sans se soucier des tracas qui finissent souvent par distraire et paralyser la créativité.

On prétend que lorsque le pouvoir est fort, les artistes deviennent des laquais faisant des pieds et des mains pour encenser le prince. C'est un peu ce qui se produisit avec Louis XIV qui offrit des pensions aux plus grands artistes de son époque et qui, à leur tour, en firent l'éloge et donnèrent à son règne une notoriété à laquelle aucun chef d'état de nos jours ne peut espérer quand on considère les relations tendues qui se sont installées entre le pouvoir et le monde de l'art. De la même manière lorsque le pouvoir est faible, confus ou arrogant, les artistes prennent sur eux d'en faire la critique souvent cinglante et fantasque, comme ce sera le cas durant la plus grande partie du XX^e siècle. Entre le pouvoir et l'art, ça n'a

jamais été le Pérou, surtout à notre époque où l'anarchie et la succession des ismes ont fait en sorte que, dans la tradition romantique qui nous anime toujours, il faut choquer le bourgeois, le priver de son plaisir d'autogratisation, le montrer sous son jour ridicule, cruel ou vénel.

L'art a une longue tradition de contestation qui l'oppose presque par nature au pouvoir qui doit se justifier devant la majorité qui le porte et le public souvent ahuri qui n'y comprend rien. Entre le pouvoir et la conscience, il est rare qu'il y ait place pour une conciliation et encore moins pour une réconciliation. On se retrouve donc devant des situations telles que celles de *Voice of Fire*, cette peinture de Barnett Newman achetée par le Musée des beaux-arts du Canada au coût de 1,8 million de dollars. L'argent, les nombres et la démagogie ont toujours entretenu entre eux des rapports assez inquiétants et le monde de l'art a souvent fait les frais de ce genre d'incompréhension. Il est alors courant de se scandaliser de l'attribution de fonds publics à des activités aussi farfelues que la création artistique. Le monde de la science par contre ne fait jamais les frais de ce genre de suspicion. On pourrait dépenser deux millions pour étudier un phénomène tout à fait banal, cela se justifie du fait qu'on y comprend rien. Comment se fait-il que l'on accorde à la science le bénéfice du doute alors que l'art doit toujours faire sa preuve? Mystère et boule de gomme.

C'est sans doute dans cette optique qu'il faut voir les tensions qui ont cours entre le monde de l'art et l'agression continuelle, la justification perpétuelle et la menace permanente que fait peser le pouvoir sur les institutions et les individus qui font partie du monde de la culture. Il faut voir aussi que le monde de l'art s'est souvent chargé d'exclure un art que l'on pourrait qualifier de populaire car, pour un certain nombre de puristes, le succès est toujours suspect. Je me souviens d'un de mes collègues, lorsque j'étais au conseil d'administration du Conseil des arts du Canada qui posait

toujours la question : « Sommes-nous en train de punir le succès », lorsque nous devons évaluer un organisme qui n'avait pas de déficit ou qui arrivait à générer des revenus conséquents et qui souvent se voyait refuser la subvention qu'il demandait. Il est bien évident, et je sais que je ne me ferais pas d'amis en disant cela, qu'une certaine forme d'art demeure un domaine souvent difficile d'accès pour ceux et celles qui n'y ont pas consacré un long apprentissage ou une longue fréquentation. De plus le monde de la culture s'identifie souvent avec une certaine classe sociale qui irrite par ses dépenses tapageuses, irritation dont l'art fait souvent partie, et qui devient plus apparente et conséquente en période de crise. Il faut voir aussi que le financement des arts est souvent devenu la chasse gardée de ceux qui s'en sont proclamés les gardiens, les pairs qui se sont ralliés à une forme d'expression qui, toute avant-gardiste qu'elle soit, ressemble beaucoup aux académies d'autrefois, institutions contraignantes et autoritaires contre lesquelles les artistes se sont toujours opposés.

Il est désolant de voir que le principal problème tient au fait qu'il y ait toujours cette rupture entre le monde de l'art et le public qui, s'il répondait avec enthousiasme à l'appel des artistes, entraînerait un mouvement de population qui forcerait le pouvoir à considérer l'art comme une force vitale de toute société mais également comme une industrie, ce qu'il est en réalité. Une entreprise qui peut elle aussi connaître des aléas et des fluctuations et qu'il conviendrait de promouvoir, de soutenir et de conserver avec l'attention qui lui convient et lui revient. Il faut commencer à voir l'art comme un investissement qui peut prendre de multiples formes et non une activité que l'on tolère et à laquelle il faut constamment faire la charité. Ce qui étonne c'est qu'on peut ramener ici toutes les preuves de la qualité de la vie, du bien-être spirituel ou de la conservation d'une mémoire et d'un destin et on peut faire étalage de tous les chiffres de Statistiques Canada ou des retombées matérielles qu'on associe au milieu des arts,

il semble qu'il y ait toujours un blocage qui nous place dans l'inconfort de se retrouver constamment dans la filière du trivial, du superflu et du luxe. Il devient alors difficile de justifier notre nécessité dans un équilibre recherché par tout individu et toute société.

C'est un fait que nous vivons tous accroché à des rêves et des idées. L'impossibilité de pouvoir accéder à ces deux dimensions entraîne des troubles de comportement graves à la fois chez les individus et les sociétés qui ont cru possible de s'en dispenser. Peut-être sommes nous présentement rendus à cette étape cruciale. La crise économique qui nous frappe de plein fouet n'est pas uniquement une crise monétaire. C'est d'abord et avant tout une crise de valeurs et de société. On nous promet une relance par la biais de la consommation. Ce sont-là des solutions périlleuses et à court terme. Personne ne s'est donné la peine de voir du côté du déficit spirituel de notre société, du côté des artistes et des penseurs, car c'est toujours de ce côté que sont venus les nouveaux courants, les nouveaux rêves et les nouvelles idées. Le politique ne fait que reconnaître et instaurer ces nouveautés tandis que l'économie se charge de les rentabiliser. Il est rare que cette dernière soit venue en tête. L'histoire est là pour le prouver. Essayez de vous souvenir d'un seul homme d'affaires des siècles précédents ? Ah oui. Il y eut Laurent de Médecis. Il était l'un des plus importants banquiers d'Europe mais il y eut d'autres célèbres banquiers dont l'histoire n'a pas retenu les noms mais on se souvient de Laurent de Medecis parce qu'il était le mécène et le protecteur de Michel-Ange. ||

Herménégilde Chiasson a publié une trentaine de livres, réalisé une vingtaine de films, écrit une trentaine de pièces de théâtre et exposé ses œuvres dans une centaine de galeries.

